

La mort: l'ultime de l'intime
(Chateaubriand, Constant, de Staël)

Jean-Marie ROULIN

Les événements historiques ont imposé aux écrivains du moment 1800 un face-à-face avec la mort violente. Pendant la période de la Terreur, un certain nombre d'entre eux ont assisté à l'exécution de proches. Ils ont parfois senti la menace de près, quand ils n'ont pas eux-mêmes été victimes comme André Chénier ou Manon Roland. Cette expérience marque profondément la vie artistique et la production littéraire, que l'on songe, parmi d'innombrables exemples, au tableau « La Mort de Marat » de David ou au roman *L'Émigré* de Sénac de Meilhan¹. *Le Nouveau Paris* de Louis-Sébastien Mercier relève la présence de la mort dans tous les aspects de la vie parisienne, dans des chapitres sur les massacres de septembre, sur « Les bals à la victime », « Le coupeur de tête », « Paris, ville de guerre » « Sépultures » ou « Supplice de Robespierre ». La mort resurgit aussi dans la guerre; si celle de Sept ans a inspiré à Voltaire l'expression de « boucherie héroïque² », les guerres révolutionnaires et, surtout, celles de l'Empire rendent la mort omniprésente: les cadavres qu'Antoine-Jean Gros présentent aux visiteurs du salon de 1808 figurent au premier plan de son tableau « Napoléon sur le champ de

¹ Voir, entre autres, l'étude de cas par Antoine de Baecque, *La Gloire et l'Effroi. Sept morts sous la Terreur*, Paris, Grasset, 1997. Sur les représentations littéraires, voir ici même l'étude de Paul Kompanietz; et, plus largement, Aude Déruelle et Jean-Marie Roulin (dir.), *Les Romans de la Révolution 1790-1912*, Paris, Armand Colin, « Recherches », 2014 et Jean-Marie Roulin et Corinne Saminadayer-Perrin, (dir.), *Fictions de la Révolution. 1789-1912*, Rennes, PUR, 2017.

² Voltaire, *Candide, ou l'Optimisme*, traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph, Genève, Cramer, 1759, chap. 3^e, p. 19.

bataille d'Eylau », leur donnant une dimension et une épaisseur nouvelles. Dans les carnets de voyage de Germaine de Staël cette présence se manifeste dans des rencontres, comme celle qu'elle fait d'un soldat lors de son séjour à Londres peu après la bataille de Leipzig : « Belle physionomie d'un homme qui avait perdu les deux jambes et qui attendait la mort³. » Les descriptions de cadavres ou des instruments de la mort, comme la guillotine⁴, les retours de morts, comme Marie Lambrequin dans *Les Chouans, ou la Bretagne en 1799* de Balzac ou, surtout, comme le colonel Chabert, sont autant de manifestations du travail de la fiction pour penser la place de la et des morts dans la France de ces années. Elle l'appréhende dans des récits réalistes, tout en développant de nouvelles symboliques, celle notamment de la mort héroïque, comme l'écrira Alfred de Musset en 1836 dans le célèbre 2^e chapitre de *La Confession d'un enfant du siècle* : « La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse⁵. » La littérature participe ainsi à l'élaboration de nouveaux discours qui se déploient dans les mises en scène de funérailles, comme celles de Marat par David⁶ ou le transfert des corps des grands hommes au panthéon. Le chapitre que Louis-Sébastien Mercier consacre dans *Le Nouveau Paris* aux funérailles de Michel Le Peletier en donne une parfaite illustration⁷. De la Révolution à la Restauration, on passe à ce que Emmanuel Fureix appelle le « moment nécrophile » de l'histoire politique de la France⁸. Si le deuil devient « la véritable religion du [XIX^e] siècle⁹ », c'est dans le moment 1800 que cette fascination se fonde.

Ce nouveau rapport à la mort a joué un rôle fondamental dans la formation des écrivains de ce moment. De Chateaubriand qui l'a placée au cœur de son œuvre, à commencer par *Les Natchez*, dont l'intrigue raconte le dépe-

³ Cité dans Simone Balayé, *Les Carnets de voyage de Madame de Staël. Contribution à la genèse de ses œuvres*, Genève, Droz, 1971, p. 393.

⁴ Comme l'a montré Daniel Arasse, *La Guillotine et l'Imaginaire de la Terreur*, Paris, Flammarion, 1987.

⁵ Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle* (1836), dans *Œuvres complètes en prose*, Paris, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, p. 66.

⁶ Sur ce cas, voir Jean-Claude Bonnet (dir.), *La Mort de Marat*, Paris, Flammarion, 1986.

⁷ Louis-Sébastien Mercier, « Funérailles de Michel Le Peletier », dans *Le Nouveau Paris* [1798], éd. Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, p. 137-139.

⁸ Pour reprendre le titre de la première partie du livre d'Emmanuel Fureix, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique, 1814-1840*, Seyssel, Champ Vallon, 2009, p. 23.

⁹ Philippe Muray, *Le XIX^e siècle à travers les âges*, Paris, Denoël, 1984, p. 46.

rissement d'une tribu indienne, jusqu'aux *Mémoires d'outre-tombe*, qu'il désigne comme un « registre obituaire¹⁰ ». De Stendhal aussi, pour qui la confrontation avec les cadavres des guerres impériales a joué un rôle décisif dans l'élaboration de sa pratique littéraire ; la manière dont il rend compte des réalités de la guerre dans son journal montre comment il construit une voix originale, qui se démarque de l'esthétisation du combat et de l'héroïsation du fait militaire¹¹. Dans les écrits personnels de la période toutefois, la mort est souvent déconnectée du contexte historique ; il en porte la marque non explicitement, mais de manière oblique. Les romans intimes ne se limitent ainsi plus à faire de la mort le motif qui conclut la trajectoire des protagonistes comme dans *Manon Lescaut* pour le genre du roman mémoire, mais instituent la confrontation à la mort en une étape décisive du parcours des personnages. C'est le cas de la disparition du père dans *René* de Chateaubriand : « J'appris à connaître la mort sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore¹². » Ou de celle de la « femme âgée » dans *Adolphe* de Benjamin Constant :

Pendant près d'un an, dans nos conversations inépuisables, nous avons envisagé la vie sous toutes ses faces, et la mort toujours pour terme de tout ; et après avoir tant causé de la mort avec elle, j'avais vu la mort la frapper à mes yeux. Cet événement m'avait rempli d'un sentiment d'incertitude sur la destinée, et d'une rêverie vague qui ne m'abandonnait pas¹³.

Il s'agira donc de montrer ici que la confrontation à la mort joue un rôle capital dans l'écriture intime du moment 1800. Elle en est l'expression ultime, au sens de « dernier » puisqu'elle marque le terme d'un être cher, et au sens de la limite extrême, parce qu'elle pousse à son point le plus profond l'exploration de l'intériorité et du corps privé ou de la proximité avec les proches. Je le montrerai en me concentrant sur trois disparitions emblématiques entre 1803 et 1805, les décès de Pauline de Beaumont (4 novembre 1803), de Jacques Necker (9 avril 1804), de Henri-François de Blacons, ami de Constant qui s'est suicidé le 15 mars 1805, et de Julie Talma (5 mai 1805), tels qu'ils

¹⁰ François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (XI, 3), t. I, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Classiques Garnier, 1989, p. 601.

¹¹ Sur ce point, voir l'analyse de François Vanoosthuyse, *Le Moment Stendhal*, Paris Classiques Garnier, 2017, p. 63-70 (« Écrire la guerre »).

¹² Chateaubriand, *René*, dans *Œuvres romanesques et voyages*, t. I, Paris, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade » 1969, p. 120.

¹³ Benjamin Constant, *Adolphe*, éd. Jean-Marie Roulin, Paris, GF, 2011, p. 60-61.

sont appréhendés dans les correspondances et les journaux intimes de François-René de Chateaubriand, Benjamin Constant et Germaine de Staël.

SONDER LES CŒURS ET LES CORPS

Dans ces textes intimes, l'actualité politique et les événements historiques sont souvent à l'arrière-plan, de sorte que le sentiment de la mort est appréhendé dans une perspective morale ou philosophique. Les événements de la Révolution (émigration, violence politique) et les guerres ont exacerbé la conscience de la fin, mais ces textes l'abordent dans une perspective élargie. Ainsi dans le « Journal sans date » de son *Voyage en Amérique*, Chateaubriand affirme : « Tout nous ramène à quelque idée de la mort, parce que cette idée est au fond de la vie¹⁴. » La forme sentencieuse renvoie aux moralistes chrétiens, déployant le thème de la vanité ; l'éclairage porte sur la face négative comme pour mieux se démarquer du vitalisme des Lumières qui envisage la mort dans la dynamique de la vie ou de la fascination d'un Diderot devant la vie qui se perpétue. Abordée dans le domaine de la morale, la mort engage également une exploration de l'intime, au sens d'intériorité, plus précisément de conscience de soi. Ainsi, dans le journal qu'elle a tenu du 26 juin au 17 août 1785, peu avant de se fiancer avec le baron de Staël-Holstein, Germaine Necker, âgée alors de 18 ans, s'interroge sur le sentiment de l'existence. La question qui se pose à elle est celle de la continuité du moi, question surgissant au moment crucial du réveil :

Qu'il m'en coûte de me réveiller ! Ah ! ce n'est pas le caractère du bonheur que de craindre tant de commencer la journée, de redouter le moment où tous les souvenirs vont rentrer dans le cœur et de préférer à la vie une image de l'anéantissement. Le sommeil me fait souvent trembler ; l'âme et le corps immobiles paraissent alors avoir une destinée trop pareille. Mais non, non, le sentiment de soi subsiste encore et c'est lui qui caractérise l'existence morale¹⁵.

La diariste observe un aspect capital de ce qui constitue l'être intérieur, à savoir la continuité de la conscience, interrogeant la frontière entre sommeil et veille, entre mort et vie. L'entrée du journal apparaît comme une forme de certificat de vie : « Je ne suis donc pas morte encore », écrit-elle le

¹⁴ Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, dans *Œuvres romanesques et voyages*, t. I, éd. citée, p. 707.

¹⁵ Germaine de Staël, « Le 21 [juillet 1785] », *Mon journal*, publié par les *Cahiers staëliens*, n° 28, 1980, p. 60.

29 juillet 1785¹⁶. Cette interrogation existentielle est au fond une expérimentation sur soi des hypothèses que David Hume avait développées dans son *Traité de la nature humaine* (1740) ; réfutant l'idée « que nous avons à tout moment la conscience intime de ce que nous appelons notre *moi* », il lie l'existence à la perception :

Quand mes perceptions sont écartées pour un temps, comme par un sommeil tranquille, aussi longtemps je n'ai plus conscience de moi et on peut dire vraiment que je n'existe pas. Si toutes mes perceptions étaient supprimées par la mort et que je ne puisse ni penser, ni sentir, ni voir, ni aimer, ni haïr après la dissolution de mon corps, je serais entièrement annihilé et je ne conçois pas ce qu'il faudrait de plus pour faire de moi un parfait néant¹⁷.

Germaine de Staël conjure cette terreur du sommeil comme « anéantissement » en invoquant la continuité du « sentiment de soi », défendue par la philosophie cartésienne et Malebranche, dont elle dit lire ces jours même *La Recherche de la vérité*. Elle rejette une métaphysique qui analyse les « opérations de l'esprit » au profit d'une approche qui ne se cantonne pas à une stricte immanence : « La métaphysique qui généralise les pensées à celle qui s'attache à l'éternité, à l'immortalité, voilà celle qui me transporte¹⁸. » La mort, incarnée ici dans l'état du sommeil, polarise un premier débat sur l'intime, celui des états de la conscience et de la nature même de l'existence.

Cette question est liée à celle de la dualité entre l'esprit et le corps, et plus particulièrement à l'interrogation sur la possible survivance d'une part de l'être, après la mort physique. Dans ce moment particulier, le débat a une actualité forte entre les Idéologues qui visent, dans le prolongement du matérialisme des Lumières, à donner une explication physique aux opérations de l'esprit et les écrivains chrétiens qui cherchent à restaurer la croyance en l'immortalité de l'âme. C'est à la lumière de ce débat que l'on doit lire la fameuse formule de la préface des *Mémoires d'outre-tombe* : « Qu'on sauve mes restes d'une sacrilège autopsie ; qu'on s'épargne le soin de chercher dans mon cerveau glacé et dans mon cœur éteint le mystère de mon être¹⁹. » Pour Chateaubriand, l'étude de l'intérieur de l'être ne peut trouver sa résolution dans un examen de la matière. Pour revenir à la période qui nous intéresse, le récit que Benjamin Constant a donné des derniers jours de Julie Talma

¹⁶ *Ibid.*, p. 64.

¹⁷ David Hume, *Traité de la nature humaine*, t. I, trad. André Leroy, Paris, Aubier, 1962, p. 342-344.

¹⁸ *Ibid.*, p. 58.

¹⁹ Chateaubriand, « Avant-propos », *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, éd. citée, p. 120.

est particulièrement intéressant parce qu'il provoque un vacillement dans la croyance en une possible immortalité de l'âme : « Je suis bien impartial dans la question : toute la série de mes idées d'habitude est contre : mais le spectacle de la mort me fait entrevoir des probabilités pour, dont je n'avais jusqu'ici nulle idée²⁰. » L'agonie de son amie développe au cœur du journal intime une réflexion sur ce qui est au plus profond de l'être :

Au milieu des tristes soins que je lui rends, j'étudie la mort elle-même. M^{me} Talma a toutes ses facultés : elle a de l'esprit, de la mémoire, de la grâce, de la gaieté, la même vivacité dans ses opinions. Tout cela sera-t-il anéanti! [...]. Y aurait-il en nous quelque chose d'immortel? [...] Ses yeux peuvent à peine s'ouvrir; elle ne respire qu'avec effort; elle ne peut soulever le bras. Si cette faiblesse, cette dissolution ne porte aucune atteinte à sa partie intellectuelle, pourquoi la mort y porterait-elle atteinte, la mort qui n'est que le complément de cette faiblesse? L'instrument faussé, et déjà demi-brisé la laisse intérieurement tout à fait ce qu'elle était : pourquoi l'instrument brisé complètement ne la laisserait-il pas telle? Y a-t-il une partie de nous qui nous survive²¹ ?

Dans cette analyse, la distance entre âme et corps tour à tour se creuse et s'abolit :

J'ai bien contemplé la mort, sans effroi, sans autre trouble que la douleur, et cette douleur était suspendue par l'espoir de la secourir encore une fois. Je n'y ai rien vu d'assez violent pour briser cette intelligence, que tant d'évanouissements non moins convulsifs n'avaient pas brisée. Cependant que serait-elle, cette intelligence, qui se forme de nos sensations, qui n'existerait pas sans ces sensations? Énigme inexplicable! Que sert de creuser un abîme sans fond? Sous d'autres rapports la mort est encore bien remarquable. Il semble que ce soit une force étrangère qui vienne fondre sur notre pauvre nature, et ne lâche prise qu'après l'avoir étouffée. M^{me} Talma, au moment de cette dernière crise, a eu le mouvement de s'enfuir. Elle s'est soulevée avec force, elle a voulu descendre de ce lit fatal. [...]. Deux minutes avant de mourir, elle indiquait de la voix et du geste ce qu'il fallait essayer. Qu'est-ce donc que cette intelligence, qui ressemblait à un général vaincu, donnant encore des ordres à une armée en déroute²² ?

Le privilège de l'écriture personnelle, du journal non destiné à la publication est cette possibilité de laisser les questions sans réponse (« Que sert de creuser un abîme sans fond? »), de poser des hypothèses sans fondement

²⁰ B. Constant, 14 floréal an XIII [4 mai 1805], *Journaux intimes*, éd. Jean-Marie Roulin, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2017, p. 368.

²¹ *Ibid.*, 14 floréal an XIII [4 mai 1805], p. 367-368.

²² *Ibid.*, 15 floréal an XIII [5 mai 1805], p. 369-370.

rationnel, comme cette image de la mort s'emparant de sa victime comme dans une gravure du Moyen Âge ou une ballade de Goethe. L'opinion de Constant reste ici suspendue, sans résolution. Au cœur du journal, la mort d'un être cher vient poser la question classique de l'immortalité de l'âme et plus encore de ce qui fait l'identité d'un individu. Cette page met en abyme ce qu'il y a peut-être de plus intime dans les journaux de Constant, à savoir cette récurrente interrogation sur l'identité et la continuité de l'esprit.

Cette étude de la mort engage un autre sens de l'intime, non plus de l'intériorité, mais du corps privé, de ce qui est soustrait au regard d'autrui. Constant observe le corps de M^{me} Talma, « enflée jusqu'à la poitrine » ou qui se présente « nue²³ ». Le 2 et le 8 novembre 1803, Chateaubriand relate les derniers moments de Pauline de Beaumont dans deux longues lettres à César-Guillaume de La Luzerne, mari de la sœur aînée de Pauline. Il en adressera des copies à d'autres correspondants et en reprendra des extraits dans le récit qu'il donne de cette fin dans les *Mémoires d'outre-tombe*. L'une datée de l'avant-veille du décès est écrite dans l'observation des signes avant-coureurs, l'autre, envoyée quelques jours plus tard, relate les tout derniers moments. Il y dévoile des éléments de la vie intime du corps : la diarrhée, la sueur, le pouls, la dégradation du poumon ou des médicaments, lait d'ânesse et bouillon de tortue, à défaut de vésicatoires²⁴. À Joubert, il rapporte des propos de la mourante qui désigne le fonctionnement du corps intérieur, métaphoriquement et littéralement : « Notre amie m'écrit du Mont-Dore des lettres qui me brisent l'âme : elle dit *qu'elle sent qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe* ; elle parle des *derniers battements de son cœur*²⁵. » Du regard sur le corps d'autrui, les propos marqués par l'italique nous font passer à l'observation par la mourante de son propre corps. De même, dans les derniers mois de son existence, Germaine de Staël observe son corps se défaire à l'approche de la mort, écrivant à Mary Berry : « Il m'est arrivé, *my dear friend*, un accident vraiment épouvantable à la suite de ma maladie, c'est de ne pouvoir faire presque aucun usage ni de mes pieds ni de mes mains, à cause des crampes cruelles que j'éprouve. Je suis donc couchée sur le dos depuis 90 jours comme une tortue, mais avec beaucoup plus d'agitation d'esprit et de souffrance d'imagination que cet

²³ *Ibid.*, 13 floréal an XII [3 mai 1805], p. 366 et 15 floréal an XIII [5 mai 1805], p. 370.

²⁴ Chateaubriand, À César-Guillaume de La Luzerne - « Rome, ce mardi 2 novembre » et « Ce mardi 8 novembre 1803 », *Correspondance générale*, t. I, Paris, Gallimard, 1977, p. 267 et p. 269.

²⁵ *Ibid.*, À Joseph Joubert, 1^{re} quinzaine de septembre, p. 257-258.

animal²⁶. » Elle désigne son corps aliéné, en le comparant à un objet dont elle n'a plus la maîtrise : « Si j'ai la possibilité d'être transportée, fût-ce comme un paquet, dans ma voiture, je serai à Coppet²⁷... ». « Ma main, vous le voyez, n'est pas revenue : je meurs par morceaux²⁸ », écrit de son côté Chateaubriand à un correspondant anglais. Autant d'esquisses d'un récit autopathographique, pour reprendre ce néologisme récemment utilisé pour les textes sur les malades du sida ou du cancer ; autant de notations qui révèlent au correspondant des infirmités qu'on voudrait soustraire au regard du public. La confrontation à la mort aiguë l'introspection et avive l'attention aux corps, que ce soit le sien ou celui d'autrui.

SCRUTER LES ÉTAPES DU DEUIL

Dans cette dynamique s'engage aussi une étude du travail du deuil. Ainsi, Benjamin Constant observe avec une attention soutenue l'effet que la nouvelle de la mort de Jacques Necker provoque chez sa fille. Les circonstances de ce décès rendent cette séquence particulièrement émouvante. En effet, Jacques Necker meurt à Coppet le 9 avril 1804, au moment où Benjamin vient d'y arriver, ayant laissé Germaine à Weimar. Il décide de la rejoindre rapidement pour lui annoncer la nouvelle. Le trajet lui donne le temps de méditer sur ses sentiments et d'anticiper les réactions de son amie. Le jour de son départ de Lausanne, le surlendemain de la mort de Necker, il consigne :

Ma tristesse est profonde. Mais j'ai assez de force et je crois que j'arriverai. Ce que j'ai, plus encore que de la force, c'est de la mobilité. J'ai des qualités excellentes, de la fierté, de la générosité, du dévouement : mais je ne suis pas tout à fait un être réel. Il y a en moi deux personnes, dont une, observatrice de l'autre, et sachant bien que ses mouvements convulsifs doivent passer. Je suis très triste : si je voulais, je serais, non pas consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait comme nulle. Mais je ne veux pas, parce que Minette a besoin, non pas seulement de mon secours, mais de ma douleur²⁹.

²⁶ G. de Staël, « Ce 26 mai 1817 », *Correspondance générale*, t. IX, éd. Jean-Daniel Candaux et Stéphanie Genand, Genève, Slatkine, p. 608.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Chateaubriand, Lettre du 29 mars 1844 à John Wilson Crocker, publiée par Xavier-Henri Martin dans le *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 23, 1980, p. 40.

²⁹ B. Constant, 21 germinal an XII [11 avril 1804], *Journaux intimes*, éd. citée, p. 78-79.

Dans cette page remarquable, le diariste part de l'observation de sa propre douleur pour analyser la dualité de son être intérieur entre un moi sensible, souffrant, et un moi pensant, chargé du contrôle de la douleur. Dédoublement qui se duplique dans le deuxième temps de l'analyse, où le diariste se mue en observateur de la première dualité. Le feuilletage de la pensée intime est si vertigineux qu'il met en péril l'identité : loin de donner consistance à l'être, la diffraction des strates de la conscience en désagrège la réalité. L'analyse provoquée par le deuil porte non sur la personnalité du disparu, mais engage une méditation réflexive sur la sensibilité et la conscience intime du sujet. Dans un deuxième temps, la méditation s'ouvre sur l'autre et sur la question de l'empathie, observant avec finesse et lucidité que l'autre attend moins une aide qu'une sympathie, au sens étymologique et profond du terme, une douleur partagée. Cette exploration de soi, dans la douleur, prolonge une observation engagée la veille dans un échange avec M^{me} Necker : « comme je la voyais s'étonner de ce que j'étais absorbé par une seule douleur ! Je ne connais que moi qui sache sentir pour les autres, plus que pour moi-même, parce que la pitié me poursuit, et que la peine qui s'affaiblirait sur ce qui m'est personnel, se renouvelle sans cesse par l'idée que ce n'est pas moi qui ai besoin d'être consolé³⁰. »

La deuxième étape de l'analyse du deuil s'élabore au moment de l'arrivée à Berlin. Redoutant le moment où il devra annoncer la nouvelle, Benjamin n'en reste pas moins un observateur attentif aux mouvements intimes qui vont agiter sa compagne, du basculement qui va s'opérer de l'insouciance à la douleur. Il porte son attention plus précisément sur le développement de la souffrance face à la mort. Les convulsions des « premiers moments³¹ » font place à l'abattement ; Constant relève que, dans ce premier temps, « elle est encore plus étonnée plus frappée de son malheur qu'elle n'en est pénétrée³² ». L'observation se prolonge dans la prédiction de ce qui doit suivre, la lente pénétration de la douleur qui deviendra véritable et déchirante. Il en relève, de plus, un autre effet : « Minette est injuste pour moi. La douleur est toujours injuste, et la sienne surtout. Ce qui a fait le malheur de sa vie, c'est de ne savoir pas porter la douleur³³. » L'analyse du travail intime du deuil oscille ainsi du cas particulier à la généralisation ; elle se situe dans un va-et-vient entre une psychologie avant l'heure ou une « idéologie », comme science des idées et des sensations, et une morale.

³⁰ *Ibid.*, p. 77.

³¹ *Ibid.*, 2 floréal an XII [22 avril 1804], p. 87.

³² *Ibid.*, 3 floréal an XII [23 avril 1804], p. 87.

³³ *Ibid.*, 8 floréal an XIII [28 avril 1804], p. 91.

Comme pour le corps, l'observation du deuil s'approfondit en une auto-analyse. Le suicide de Blacons, le 15 mars 1805, suscite une forte émotion chez Benjamin Constant qui y revient à plusieurs occasions. La perte, à nouveau, exacerbe le travail de l'analyse et de l'exploration de l'intime, plus précisément d'un for intérieur clivé :

Mon émotion sur Blacons n'est pas encore passée. Son idée me suit partout. Je me retrace tous les lieux où je l'ai vu, et que je vais revoir. Les livres que je lui ai prêtés me causent une douleur assez vive. Ma peine est beaucoup plus forte que je ne croyais mon amitié. Étrange destinée ! l'homme le plus insouciant, le plus gai, le plus heureux de niaiseries, vivant avec plaisir, s'amusant de tout. Au reste il est possible que ces apparences fussent trompeuses, et que cette gaîté, cette insouciance, ne fussent que de l'étourdissement forcé. Qui ne croirait pas que je suis gai ! J'ai essayé de travailler, mais avec peu de succès, la tête pleine d'une autre idée³⁴.

Le diariste observe le fonctionnement des souvenirs douloureux, suscités par des lieux ou des objets, et surtout l'absence de contrôle, la disproportion de la douleur par rapport à ce qui la cause. Dans un développement remarquable, la figure du disparu offre un miroir au moi intime, dans un jeu de double spécularité : l'apparence de gaieté de Blacons se révèle dans l'observation de soi, comme celle-ci révèle ce que cache en réalité cette insouciance chez Benjamin. Dans cette entrée, le diariste exprime la difficulté qu'il éprouve à trouver des dérivatifs à la souffrance, ce jour, le travail, le lendemain, le plaisir sexuel : « Tous mes plaisirs sont empreints de lui. Il a habité dans cette chambre : nous y avons dîné plusieurs fois. Jamais. Jamais je ne l'oublierai. ±. Tentative inutile ! Je n'en suis pas moins triste³⁵. »

La confrontation à la mort rompt les barrières, en offrant aux lecteurs des journaux personnels ou aux destinataires de lettres des aspects de l'intimité physique ou morale de l'individu. Bien plus, elle exacerbe le travail de l'analyse de soi et des autres, dans l'observation de la douleur et de ses effets.

LA SCÈNE DE MORT : L'INTIMITÉ ABSOLUE

La mort provoque une douleur qui frappe au cœur de l'individu ; elle engage aussi l'individu dans sa dimension relationnelle, ouvrant la question de l'intimité au sens de proximité. Germaine de Staël s'y montre particu-

³⁴ *Ibid.*, 25 [ventôse] an XIII [16 mars 1805], p. 323.

³⁵ *Ibid.*, 26 ventôse [17 mars], p. 325. Le sigle « ± » est l'abréviation choisie par Constant pour désigner la « jouissance physique » (*ibid.*, p. 373).

lièrement sensible, songeant à celles ou ceux qui l'entoureront au moment de son agonie. Elle écrit ainsi à Olive Uginet : « vous viendrez chez moi si j'y suis et que je sois malade, car j'ai toujours mis dans ma tête que vous serez près de moi à mon lit de mort³⁶. » Cette confiance intime, en ce qu'elle relève d'une pensée personnelle, quasi testamentaire, révèle un imaginaire de la scène de mort. Cette scène offre à l'époque un point de cristallisation : les derniers moments deviennent l'emblème de la personne et de la vie qu'elle a vécue, que ce soit dans les dessins de Greuze, « La Mort d'un père de famille, regretté par ses enfants », auquel fait pendant « La mort d'un Père dénaturé, abandonné de ses enfants » (1769), ou dans le récit de la mort solitaire de la femme athée que Chateaubriand oppose dans le *Génie du christianisme* au « sort de la femme religieuse³⁷ ». La présence des familiers, des intimes, autour de la mourante est le témoignage d'une bonne vie. Plus encore, Germaine de Staël envisage les derniers moments comme un moment privilégié, car ils procurent une forme unique d'intimité. Dans une des entrées de son journal de jeunesse, elle s'imagine attaquée de la petite vérole et exprime la peur de devoir renoncer à ces derniers échanges :

cette manière de mourir me faisait horreur ; il faudrait éloigner de soi ceux qu'on aime, se refuser le charme de la mort, le bonheur de leur donner les dernières marques de tendresse que le fatal moment rend si solennelles et si touchantes, ne pas leur parler dans cet instant où tout ce qu'on dit a un si grand caractère de vérité. [...]

Je hais aussi cette maudite maladie parce qu'elle défigure ; on ne pourrait plus sur son visage peindre sa pensée [...], conserver l'expression de la tendresse au milieu des angoisses de la mort quand la parole manquerait, se servir encore de ses regards, et quand les yeux se fermentaient, placer sur son cœur la main de ce qu'on adore pour le faire jouir de ses derniers battements³⁸.

La mort donne une valeur unique à l'intimité et une solennité aux derniers échanges, verbaux et non verbaux. Cette vision idyllique des ultimes moments prend sans doute sa source dans l'imagerie de l'époque, illustrée par Greuze, mais elle définit aussi, dans sa forme la plus accomplie, ce que doit être l'intimité partagée. Cette proximité des âmes, ce moment d'accord des cœurs face à l'imminence de la mort que Germaine imagine

³⁶ G. de Staël, À Olive Uginet, 16 décembre 1815, *Correspondance générale*, éd. citée, t. IX, p. 358.

³⁷ Chateaubriand, *Génie du christianisme* (I, VI, 5), Paris, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 1978, p. 617-618.

³⁸ G. de Staël, « Le 29 [juillet 1785] », *Mon journal*, op. cit., p. 65-66.

idyllique prend une résonance tragique dans le récit des derniers jours de Pauline de Beaumont relatés par Chateaubriand. Dès qu'il la retrouve à Florence, plus encore à Rome où ils se rendent ensuite, il ne la quitte plus : « Je passe mes nuits et mes jours auprès d'elle³⁹. » Il nous livre des détails intimes, sur le coucher, évoquant cette proximité des corps, celui de l'ami à l'écoute de celui de la mourante. Il n'abandonne son poste que pour l'ultime nuit : « la malade ne me permit pas de la passer dans sa chambre. Je demeurai dans l'appartement voisin, tremblant à tous les mouvements et à tous les bruits que j'entendais⁴⁰. » Le pathos de cette intimité s'accroît avec la distance ; le contact ne se fait plus que par l'ouïe qui augmente l'inquiétude et l'attention au corps agonisant. La proximité diurne relève aussi d'une intimité des consciences, par-delà les paroles, car Pauline sait que le terme est proche, mais le cache : « Elle aperçut quelques larmes que je cherchais à lui dérober ; elle me tendit la main, et me dit en souriant : *Vous êtes un enfant ; est-ce que vous ne vous y attendiez pas*⁴¹ ? ». C'est bien cette tendresse des regards et des visages dont rêvait Germaine de Staël qui baigne ces scènes d'ultime intimité, ultime au double sens de dernier et de plus profond. Dans la version des *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand ajoutera un détail terriblement réaliste :

Une de mes mains se trouvait appuyée sur son cœur qui touchait à ses légers ossements ; il palpait avec rapidité comme une montre qui dévide sa chaîne brisée. Oh ! moment d'horreur et d'effroi, je le sentis s'arrêter ! nous inclinâmes sur son oreiller la femme arrivée au repos ; elle pencha la tête. Quelques boucles de ses cheveux déroulés tombaient sur son front ; ses yeux étaient fermés, la nuit éternelle était descendue⁴².

Le macabre de cette notation, où l'on retrouve le terme de « battements » utilisé par de Staël, exprime avec force l'acmé de la proximité : la main entre littéralement en contact avec le plus profond de l'être cher. La comparaison à la chaîne d'une montre, inattendue, introduit la figure de l'écoulement du temps qui s'emballe soudain. Le récit d'agonie conduit au paroxysme la proximité des âmes dont la scène de la conversation à l'anglaise de *La Nouvelle Héloïse* donnait la vision pacifiée ; il en renverse les signes, du tableau familial avec l'avenir incarné par les enfants à la déploration sur la perte et la disparition.

³⁹ Chateaubriand, À César-Guillaume de La Luzerne, « Rome, ce 2 novembre 1803 », *Correspondance générale*, éd. citée, t. I, p. 267-268.

⁴⁰ *Ibid.*, Au même, « Rome, ce mardi 8 novembre 1803 », p. 270.

⁴¹ *Ibid.*, p. 269-270.

⁴² Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (XV, 4), t. II, éd. citée, p. 114-115.



Tombeau de Pauline de Beaumont, Rome, église Saint-Louis des Français, élevé par Chateaubriand à sa mémoire, 1804.

Le récit des derniers moments de Pauline de Beaumont aborde une autre dimension de l'intime, cette fois dans le sens de ce qui est « privé », de ce qui appartient en propre à l'individu. Le testament en effet évoque les questions d'argent, mais aussi des objets et des vêtements. Les objets nous ouvrent l'espace privé, la chambre ou l'armoire, et les dernières volontés de transmission nous parlent du cercle de parents ou de proches, dessinant une conception des relations sociales. Dans ses lettres à César-Guillaume de La Luzerne, Chateaubriand détaille les dispositions testamentaires de Pauline :

Votre belle-sœur vous laisse presque tous les meubles et vous lègue deux mille écus. M^{me} de S[ain]t-Germain doit avoir dix mille francs avec toute la garde-robe de sa maîtresse, à l'exception d'un *schall* bleu en cachemire et d'une montre d'argent, qui doivent être donnés à M^{me} Hocquart née Pourrat. M. Joubert aura le bois d'une bibliothèque en acajou, un secrétaire avec la porcelaine qui se trouve dessus, M. Julien une écuelle fond d'or en arabesques et moi, tous les livres, etc.⁴³.

Meubles, vêtements, bijoux, objets décoratifs, vaisselle : tout ce qui constitue l'univers privé de la défunte surgit dans le texte. Leur répartition dessine le réseau de ses relations proches, leur assignant une place dans le cercle des intimes : l'argent à la parenté, les objets et vêtements aux amis et aux proches, selon la personnalité de chacun, *schall* pour M^{me} Hocquart, bibliothèque ou livres pour les écrivains, Joubert et Chateaubriand. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand précise un détail :

Madame de Beaumont avait désiré qu'on l'ensevelît dans une pièce d'étoffe que son frère Auguste, seul échappé à l'échafaud, lui avait envoyée de l'Île-de-France. Cette étoffe n'était point à Rome ; on n'en trouva qu'un morceau qu'elle portait partout. Madame Saint-Germain attachait cette zone autour du corps avec une cornaline qui renfermait des cheveux de M. de Montmorin⁴⁴.

Les dernières volontés dessinent le territoire de l'intime : l'objet personnel, tout comme la relique (les cheveux de l'époux) inscrivent symboliquement la défunte dans son cercle le plus intime, entre son frère et son mari. Une incise lie un des objets à l'Histoire : la pièce d'étoffe semble comme rescapée de la Terreur.

Alors que la scène de l'agonie et le testament relèvent pleinement de l'intime, les derniers hommages au disparu signent la revanche de la convention et la dispa-

⁴³ *Id.*, À César-Guillaume de La Luzerne, « Rome, ce 2 novembre 1803 », *Correspondance générale*, t. I, éd. citée, p. 275.

⁴⁴ *Id.*, *Mémoires d'outre-tombe* (XV, 5), éd. citée, t. II, p. 115.

rition de l'intériorité au profit du public. Vu de l'espace intime que sont le journal et la lettre, les condoléances comme le rituel funéraire sont perçus comme convenus et dépersonnalisés. Constant s'offusque des marques de consolation qu'on exprime à Germaine au moment où elle apprend la mort de son père :

Quelles absurdes et révoltantes consolations on lui a présentées ! Quel manque de sensibilité dans presque tout le monde ! Je ne suis pas étonné qu'on m'accuse de n'en pas avoir ! On entend par ce mot tout autre chose que ce qu'il semble indiquer. Ce sont des formules convenues, avec lesquelles ceux qui se disent les amis des gens qui se disent affligés fournissent à ceux-ci le prétexte de se débarrasser le plus tôt possible de leur douleur prétendue⁴⁵.

Il donne une profondeur à son propos, en relevant ce paradoxe : « quelquefois les lieux communs, les consolations triviales font une sorte de bien⁴⁶. » Après les poignants récits de la fin de Julie Talma, le compte rendu de l'enterrement souligne la dépersonnalisation de la cérémonie :

Sorti de bonne heure pour assister à l'enterrement de M^{me} Talma. Le très petit nombre d'amis qui y étaient était profondément affecté. J'ai craint quelque temps de ne pouvoir supporter cette lugubre cérémonie, doublement lugubre quand je me retrace la gaieté, la grâce de celle que je voyais là renfermée dans un étroit cercueil. Vaine pompe où chacun jouait son rôle, où les prêtres psalmodiaient pour de l'argent, où tout était mécanique. Bizarre état de choses, dans lequel ceux mêmes qui prétendent relever la religion, ceux qui se présentent comme ses ministres, ne se donnent pas la peine de paraître recueillis ni convaincus ! Une seule partie de la cérémonie m'a semblé avoir quelque chose de touchant. C'est ce salut que font les prêtres en passant devant le corps, et l'action de faire bénir le cercueil par chacun des assistants. Ce salut souvent répété est une marque de souvenir qui me donnait toujours un sentiment doux. J'éprouvais une espèce de reconnaissance pour cet homme qui donnait encore un témoignage de respect à celle qui n'était plus⁴⁷.

La cérémonie dépersonnalise l'individu dont elle est censée honorer la mémoire, dans un rituel où le « mécanique » abolit toute expression de la douleur intime des proches. Cette tension s'inscrit plus largement dans l'idée de Constant selon laquelle le sentiment religieux, inscrit en tout être, est d'autant moins fort que la puissance des institutions sacerdotales est plus grande. Le seul geste touchant qu'il retient est celui qui redonne à la disparue et aux

⁴⁵ B. Constant, 2 floréal an XII [22 avril 1804], *Journaux intimes*, éd. citée, p. 87.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, 17 floréal an XIII [7 mai 1805], p. 371-372.

assistants leur individualité : ce n'est pas la réunion des êtres dans un hommage collectif qui émeut mais le geste personnel d'individu à individu, fût-il répété.

En guise de conclusion, je voudrais en venir à la relation de la mort non plus simplement à l'intime, mais à l'écriture de l'intime. Les lettres et les journaux que j'ai étudiés montrent que l'agonie et la mort constituent une matière privilégiée de l'écriture intime, qu'elles l'avivent, que ce soit dans la relation des derniers jours, dans l'expression de la douleur ou encore dans le compte rendu de ce qui suit le décès, comme le testament ou les cérémonies funéraires. Le titre choisi par Chateaubriand pour son autobiographie institue l'outre-tombe comme le lieu et l'inspirateur principal du récit de soi. Or la confrontation à la mort induit des effets inverses. Au degré mineur, elle peut inviter à des formes de prudence ; une quinzaine de jours après la mort de Blacons, Constant écrit :

J'ai eu aujourd'hui de nouveaux détails sur Blacons. [...] Il m'avait écrit une lettre que la police a confisquée, ce que je trouve abominable. Parmi le mal que l'on m'a dit de ce pauvre diable, on lui a reproché d'avoir toujours fait un journal. Que dirait-on de celui-ci ? C'est un secret qu'il faut me garder bien soigneusement⁴⁸.

La lettre comme le journal d'un mort peuvent servir de pièces à conviction, relevant des aspects cachés de la personnalité du disparu. Sur le mode majeur, la mort peut provoquer l'arrêt de l'écriture. Constant cesse de tenir son premier journal juste après la mort de Julie Talma :

La mort de M^{me} Talma m'avait jeté dans un tel abattement qu'à dater de ce jour mon journal où j'avais retracé tous les détails de sa maladie et jugé quelquefois sévèrement son caractère me devint insupportable ; cependant ne voulant pas l'interrompre complètement, j'imaginai de ne l'écrire que fort en abrégé, et en grande partie en chiffres⁴⁹.

C'est révéler qu'écrire l'intime a une valeur performative en ce que cette écriture ne rend pas simplement compte de la vie intérieure ; elle en est un des éléments constitutifs, avec la capacité de le bouleverser en profondeur. La mort devient ici l'intime ultime puisqu'elle vient marquer l'arrêt de l'écriture diariste ou épistolaire. Paradoxalement, cet arrêt souligne le rôle fondamental qu'a joué autour de 1800 le face-à-face avec la mort dans la révolution de l'écriture de l'intime : elle a donné de nouvelles dimensions à l'analyse de l'être intérieur et du corps privé, tout autant qu'à celle de la relation avec les proches.

⁴⁸ *Ibid.*, 12 germinal an XIII [2 avril 1805], p. 342-343.

⁴⁹ *Ibid.*, 18 floréal an XIII [8 mai 1805], p. 373.